

UDC 930.85(4-12)

ISSN 0350-7653

SERBIAN ACADEMY OF SCIENCES AND ARTS
INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

BALCANICA

XL (2009)

ANNUAL OF THE INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

Editor

DUŠAN T. BATAKOVIĆ

Editorial Board

FRANCIS CONTE (Paris), DJORDJE S. KOSTIĆ, LJUBOMIR MAKSIMOVIĆ,
DANICA POPOVIĆ, GABRIELLA SCHUBERT (Jena), BILJANA SIKIMIĆ,
ANTHONY-EMIL TACHIAOS (Thessaloniki), NIKOLA TASIĆ (Director of the
Institute for Balkan Studies), SVETLANA M. TOLSTAJA (Moscow)

BELGRADE
2010



André Guillou

EHESS, Paris

Pour une grande histoire des Balkans

Il s'agit d'un programme de recherche collective sur les Balkans qui est en voie d'achèvement. Le titre complet est : « Pour une grande histoire des Balkans des origines aux guerres balkaniques. Unité culturelle et particularismes, identités culturelles et dialogues inter-culturels », tome I, Paris 2004, in-8°, 246 pages, avec 6 cartes ; tome II (à paraître) ; tome III, Paris 2009, in-8°, 396 pages.

L'Association International d'Etudes du Sud-Est européen, sur la proposition du Comité National Français, que je présidais, adressée au Bureau International, lors de son VII^e congrès tenu à Thessalonique au mois de septembre 1994, a décidé d'entreprendre cette démarche. L'année suivante, le Comité National Français, à l'occasion d'un colloque organisé à Bucarest, a proposé pour l'œuvre un plan, qui a été adopté en même temps que la composition d'un Comité International de Rédaction et de Coordination (professeurs André Guillou, responsable du programme, Hélène Antoniadis-Bibicou, France, Virgil Candea, Roumanie, Melek Delilbaşı, Turquie, Shaban Demiraj, Albanie, Milutin Garašanin, Serbie, Yannis Karayannopoulos, Grèce, Vasilka Tapkova Zaïmova, Bulgarie, Razvan Théodorescu, Secrétaire Général de l'A.I.E.S.E.E., Nicolai Todorov, Président d'Honneur de l'A.I.E.S.E.E.), qui s'est réuni à plusieurs reprises.

Grâce à l'intervention des comités nationaux, ce qui avait pu sembler une belle utopie de convivialité scientifique, pour une région victime encore de nombreuses dissensions, est devenu réalité : près de deux cents contributions arrivèrent à Paris ; elles étaient diverses et inégales, comme on pourrait s'y attendre, toutes constituaient un état des questions traitées et non des recherches neuves, selon le programme initial fixé ; il fallait donc les résumer, les développer, parfois les traduire, les compléter, les insérer dans un ensemble aussi homogène que possible. Il est évident que cet essai d'unification de textes divers et nombreux n'était pas un travail aisé et les résultats ne sont pas tout à fait satisfaisants : beaucoup de lacunes subsistent et les différents thèmes sont traités de manière inégale. Toujours est-il que l'ensemble constitue, à mon avis, une étape intéressante, utile, dont on pourra se servir pour rédiger une « grande histoire des Balkans », dans un esprit scientifique strict à vocation unificatrice, une œuvre qu'appelle aussi bien l'importance de la région étudiée que la conjoncture de ce début du XXI^e siècle.

Parcourons les deux parties publiées de l'entreprise commune.

I

Espaces – Peuples – Langues

La fragmentation orographique de la Péninsule balkanique est à l'origine d'un certain nombre de modifications locales des conditions climatiques. Dans certains cas, les montagnes sont en mesure de faciliter ou d'entraver la progression des masses d'air continental ou méditerranéen. Toutefois, dans son ensemble, la péninsule présente des éléments qui permettent de l'envisager comme un tout géographique indivisible. Malgré le fait que la Péninsule balkanique n'a pas d'échine orographique centrale comme les Apennins, une analogie insolite avec ces derniers avait longtemps laissé croire qu'il en était ainsi. Cette fausse image s'est maintenue depuis l'Antiquité, à travers le Moyen-Âge jusqu'au milieu du XX^e siècle. D'après cette conception, « la chaîne orographique » aurait pris naissance aux abords de la mer Noire, au cap Éminé et se serait terminée sur le littoral adriatique, engendrant tout un essaim de montagnes. Généralement, cette « chaîne » était connue sous le nom d'Hémus (ou encore « Chaîne du monde » ou « Balkan ») attribué à sa parti orientale. Partant de l'idée que cette chaîne montagneuse traversait toute la péninsule et qu'elle constituait par conséquent l'élément le plus représentatif de son relief, en 1808 le géographe allemand A. Zeune proposa l'appellation « balkanique » conservée du reste jusqu'à nos jours.

La néolithisation est sans aucun doute l'une des étapes les plus importantes de l'évolution de l'humanité. C'est la période où à l'économie primitive des anciennes populations paléolithiques et mésolithiques se substitue l'économie productrice des premiers agriculteurs avec les débuts de l'élevage. Ceci eut pour l'effet toute une série d'innovations dans l'organisation des sociétés et de la vie de l'homme : le développement de la société tribale basée sur le rassemblement de groupes plus petits rattachés avant tout par des liens de parenté sanguine, l'existence presque généralisée de l'habitat sédentaire, dans la technologie de l'outillages l'apparition de la technique de la pierre polie, permettant la production d'instruments de travail plus aptes aux activités de l'homme, enfin l'introduction de produits nouveaux comme la céramique plus propre à la conservation et à la préparation de la nourriture. Dans la vie spirituelle se développe à cette époque le culte de la fertilité et de la reproduction matérialisée par la forme féminine accompagnée de son parèdre masculin, qui, au cours du néolithique, donnera naissance au culte de la grande déesse-mère.

Dans la développement de l'Âge du Bronze en Europe du Sud-est plusieurs ensembles régionaux peuvent être distingués : l'un est incontestablement celui de la zone danubienne serbe, où des éléments des cultures annoniennes (centre européennes) et carpatiques étaient présents pendant longtemps ainsi que, au cours de certaines périodes, ceux des cultures bal-

kaniques et même méridionales égéennes. La seconde aire est celle des régions montagneuses centrales des Balkans, où des groupes humains plus ou moins étendus évoluaient, soit lors de campagnes militaires ou, plus souvent, lors de mouvement de transhumance. Le mélange de styles différents dans la culture matérielle et spirituelle est la conséquence logique des conditions géographiques caractéristiques de la région. La partie orientale de la Péninsule balkanique, celle de la Bulgarie actuelle du bas Danube et le territoire que les archéologues appellent Thrace méridionale (Bulgarie du Sud-est, zone égéenne de la Grèce et partie européenne de la Turquie), conduisent à des conclusions similaires. Enfin il y a la zone de transition, correspondant à la Macédoine actuelle, qui reliait les cultures balkaniques aux cultures développées de la Grèce égéenne.

Les maîtres de la Grèce mycénienne étaient grecs ; il n'y a pas eu rupture au début de l'époque mycénienne et pour trouver des indices d'immigration en Grèce, il faut remonter au début de l'Helladique Moyen et à la fin de l'Helladique Ancien. La plupart de ces indices sont des faits archéologiques importés en Grèce par des groupes participant à la culture des kourganes et l'on peut identifier les Proto-Grecs avec les porteurs de la culture des kourganes.

L'espace thrace antique, peuplé entre autres par les Pélasges, les Triballes et les Mysiens, couvrait une vaste région qui s'étendait du littoral de la mer Égée, de l'Hellespont et du Bosphore jusqu'à l'Istros et des côtes du Pont-Euxin à la Macédoine voisine. La frontière occidentale, -qui varie suivant les époques-, est délimitée par le pays des Illyriens et les fleuves Pinios, Axios, Strymon et Nestos. Situation géographique donc éminemment privilégiée, puisqu'elle domine les routes reliant l'Europe à l'Asie et la mer Égée au Pont-Euxin et contrôle la circulation des hommes, des biens, des idées et des civilisations qui en découlent ; de ce fait aussi cible préférée de tous les envahisseurs ou des peuples migrants.

Parmi les autres populations paléobalkaniques on retiendra les Brygues, les Péoniens et les Illyriens.

Sur le sol balkanique, les Brygues n'étaient pas seulement un petit groupe ethnique vivant dans des enclaves éloignées des événements historiques du début de la période antique mais une communauté ethnique dont il est fait mention déjà au temps de la guerre de Troie. D'après les sources, ils peuplaient un espace géographique qui comprenait le Pangée à l'est du Vardar, la région d'Ochride et la Pélagonie jusqu'au centre et au sud-est de l'Albanie et au sud de l'Épire. D'après Hérodote et Strabon, ils étaient aussi installés plus au Nord. Le roi Midas et les jardins de Midas sous le mont Vermion ainsi que les jardins de roses au pied du mont Pangée ne font que compléter l'image de l'emplacement géographique des Brygues. Les sources

de la période hellénistique et romaine donnent des éléments sur l'étendue de l'espace brygue en Italie et en Sicile.

Les Péoniens étaient un groupe ethnique important de la partie méridionale du centre des Balkans. C'était une organisation tribale occupant une grande partie de l'espace de la Macédoine et des régions des États voisins, la Bulgarie et la Grèce actuelles. L'Iliade mentionne les Péoniens en tant qu'alliés des Troyens et les place sur l'Axios (le Vardar) ainsi que dans les fertiles contrées montagneuses d'où viennent les armées d'Astéropé. On lie ce dernier à Pélagon, c'est-à-dire à la Pélagonie. On suppose par conséquent que la Péonie s'étendait plus au Nord, le long du cours inférieur du Vardar.

Les sources écrites nous apprennent que pendant l'Antiquité la partie occidentale des Balkans était peuplée par les Illyriens, l'un des peuples les plus importants de la péninsule. Ils sont un peuple autochtone qui prit naissance et évolua au cours d'un processus historico-culturel long et ininterrompu recouvrant l'Âge du Bronze et l'Âge du Fer.

Sous la pression de Rome, l'équilibre politique de l'Orient hellénique allait s'effriter. Pour abattre les Rhodiens, le Sénat décida de créer un port franc à Délos, ce qui ruina leur commerce et développa considérablement l'activité des négociants italiens, qui se mirent des lors à drainer vers Rome les richesses de l'Orient. Vers le milieu du II^e siècle, la puissance romaine s'était installée sur tout le pourtour de la Méditerranée. Carthage, ruinée par les exigences romaines, fut assiégée et prise par Scipion Émilien, le second Africain, vers le temps où Corinthe était aussi prise et saccagée. En Espagne, où la résistance des populations indigènes se poursuivit longtemps, la pacification fut menée sans relâche. En Asie, le dernier roi de Pergame, Attale III, légua son royaume aux Romains, qui accepta l'héritage et constituèrent ainsi le premier noyau de la province d'Asie. Mais cette œuvre immense eut sur la politique intérieure de très graves conséquences qui, finalement, devaient amener la fin de la République et du régime oligarchique.

La désertification des zones rurales, la destruction de grands centres urbains et de places fortes, la décroissance progressive de la population locale, la colonisation de nombreuses régions de l'Illyrie et de la Thrace par des tribus ou des hordes barbares, la crise économique et la mutation progressive de la composition ethnique de la population sont les facteurs fondamentaux qui conduiront à l'affaiblissement du *limes*, frontière nord de l'Empire, et feront perdre à l'Empire byzantin le contrôle de la région. C'est l'époque des invasions, celles des Goths, des Huns, des Ostrogoths, des Avars et des Slaves (IV^e-VI^e siècles) ; l'installation de ces derniers dans la Péninsule balkanique constitue le début d'une nouvelle période historique pour les provinces byzantines du Nord : la situation socio-économique et démographique des provinces septentrionales de la Thrace, à la fin du VI^e siècle et au début du VII^e siècle, a présenté toutes les conditions d'une colo-

nisation de la région, colonisation légale ou illégale ; d'autre part, le désordre que la situation du Danube a créé dans la plus haute sphère du pouvoir politique de l'Empire byzantin donna l'opportunité aux Slaves, –qui, à partir de la seconde moitié du VI^e siècle, avaient manifesté des intentions de colonisation dans les Balkans–, de réaliser leurs plans.

La conduite de ceux qui dirigeaient leurs mouvements de migration vers les Balkans est dictée entre autres par l'attrait que présentent certaines régions fertiles où se relayaient diverses communautés à traditions agricoles, comme les Goths, les Slaves, etc. C'est ainsi que les formes de l'exploitation des grands domaines à l'époque du colonat sont remplacées en partie par les villages des paysans libres. Apparaîtront ensuite les nouveaux domaines de l'aristocratie provinciale qui, à Byzance, comme dans tous les pays balkaniques, représenteront cet aspect « classique » du paysage balkanique. D'autre part, les déplacements humains des steppes asiatiques vers l'Eurasie, et de là vers le bas et le moyen Danube, sont ordinairement le résultat d'une dégradation de l'environnement dans les habitats primitifs. Ils entraînaient à leur tour des chocs militaires. Il suffit d'évoquer la légende du siège par les Slaves de la ville de Thessalonique ou de celle de Patras pour mesurer l'émotion de leurs habitants et leur reconnaissance à saint Démétrius et à saint André, patrons de ces villes, pour les avoir épargnés de l'asservissement. Cependant, il ne faut pas sous-estimer l'importance de l'installation graduelle, d'une certaine manière pacifique, des migrants dans des territoires restés déserts, et l'intérêt économique que leur mise en valeur représentait aussi bien pour les populations des régions d'accueil que pour les autorités ; c'est cet aspect qui a permis une certaine assimilation des Slaves dans des ensembles hétérogènes et qui est à l'origine de l'interpénétration culturelle, notamment au niveau de la civilisation matérielle (la communauté villageoise, les problèmes du travail agricole etc.).

La défaite des Byzantins à Manzikert (Malazgirt) permit l'installation massive des tribus turkomanes en Anatolie, suivie par l'unification progressive des territoires de la région sous gouvernement turc. L'État ottoman centralisé fonda sa puissance sur la personne de son souverain. Le principe que le pouvoir émane de cette domination personnifiée fonctionna comme facteur déterminant pour le développement de l'État ottoman et son expansion rapide en Anatolie et en Europe du Sud-Est. Après avoir soumis les tribus turkomanes de l'Asie Mineure, les Ottomans arrivèrent sur les rives du Bosphore et de là ils marchèrent vers les Balkans sans subir beaucoup de pertes sur le champ de bataille. Afin de consolider leur pouvoir, ils poursuivirent, jusqu'au milieu du XV^e siècle, une politique de transfert des populations des provinces anatoliennes en Roumélie. En même temps ils favorisèrent la conversion à l'islam des populations locales pour garantir l'homogénéité démographique de l'État. Les premiers grands sultans,

et surtout Osman, Orhan et Murad, jouèrent un rôle primordial pour le développement politique et la consolidation de l'État ottoman. L'Empire qu'ils construisirent constitua une entité nouvelle dépourvue de passé dans la région. Et l'on peut traduire l'effort de la puissance ottomane de soumettre progressivement les populations turkomanes et turques comme un effort de la noblesse ottomane de s'appuyer sur l'héritage de l'ancien État seldjoukide et les structures politiques et sociales formées dans la région pendant la période des émirats.

En esquisant une image de ce qu'on peut appeler la diaspora des populations balkaniques à l'intérieure de l'espace du Sud-Est européenne, nous rencontrons les Grecs très au nord de leur pays (en Épire du Nord, en Serbie méridionale, en Bulgarie méridionale), en très grand nombre dans les Principautés danubiennes et, en général, dans les centres urbains, les régions côtières et à divers nœuds de communication importants. Il est bien connu que les Grecs constituaient, notamment à partir du XVII^e siècle, une sorte de « bourgeoisie interbalkanique », qui a joué un rôle déterminant dans le développement économique et culturel des autres peuples du Sud-Est européen.

À partir du XVII^e siècle également, ou constante un mouvement de Slaves, et surtout de Bulgares, vers le Sud, en particulier en Macédoine et en Thrace, où les conditions de vie et de travail étaient très favorables : ils travaillaient comme saisonnier agriculteurs ou artisans, et finissaient par se fixer. D'autre part, de nombreux Bulgares, surtout des marchands, avaient choisi comme lieu de séjour les Principautés danubiennes, où, pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, le mouvement pour la libération de la Bulgarie avait trouvé son centre d'action. Enfin, une colonie bulgare est aussi présente, vers le milieu du XIX^e siècle, en Serbie libérée.

En ce qui concerne les Serbes, leur migration se dirigeait vers le Nord et les côtes dalmates, ainsi que vers la partie des Balkans occupée par les Autrichiens. De nombreux Serbes s'étaient installés, vers la fin du XVII^e siècle, en Croatie pour éviter les représailles des autorités ottomanes, après leur soulèvement malheureux (1689-1690), fomenté par les Autrichiens pendant la guerre austro-ottomane.

Les Albanais se rencontrent dans l'espace grec, dès le XIV^e siècle, au Kosovo et en Serbie méridionale, notamment après l'expulsion, à la fin du XVII^e siècle, de populations serbes, enfin, sur les côtes dalmates.

Les Valaques sont nombreux dans les régions grecques, mais également en Albanie et en Serbie méridionale.

Les Roumains sont très nombreux en Hongrie. Enfin, il faut signaler que les Turcs et les musulmans d'Asie ont été transférés de façon systématique, notamment les grands propriétaires fonciers, ainsi que des agriculteurs et des pasteurs d'Anatolie dans les Balkans, dans les région fertiles, en

Thrace et en Macédoine, en Bulgarie du Sud, en Serbie du Sud, en Bosnie et en Albanie. Il n'y a pas eu d'installation d'Ottomans dans les Principautés danubiennes et cela en vertu des accords spéciaux de 1513.

Au chapitre des langues on observera d'abord le fait que la langue grecque n'a été presque jamais homogène : divisée dès première apparition en dialectes, elle a dû affronter dès le III^e siècle avant J.-C. un phénomène important, celui de la diglossie, à savoir l'existence de deux tendances fortes au sein de la société grecque, une suivant le chemin de la langue orale et une deuxième insistant sur une expression plutôt érudite de la langue. Il y a eu des périodes où la rivalité entre ces deux tendances a bloqué l'évolution naturelle de la langue grecque, mais à notre époque, en examinant les événements à distance, on peut constater que cette rivalité a aussi contribué au maintien d'une grande richesse de vocabulaire et d'expression, ainsi qu'à une flexibilité de la langue grecque moderne, qui peut incorporer aisément tant des éléments populaires que des éléments plus savants.

Les traits principaux de l'évolution de la langue albanaise constituent un témoignage de présence ininterrompue des ancêtres des Albanais dans leur habitat actuel, ou moins dès l'Antiquité. Il s'agit de la division de la langue albanaise en deux dialectes principaux, le guègue au nord et le tosque au sud du fleuve Skumbin (ancien Genusus). Les phénomènes principaux (surtout de caractère phonétique), qui caractérisent ces deux dialectes remontent à la période post-latine et pré-slave de l'albanais.

La position de l'île de Chypre, carrefour des civilisations de la mer Égée et du Proche-Orient, explique, entre autres, les multiples apports des cultures environnantes ou devenues telles, qui, dans certains cas, ont greffé sur la culture locale des éléments dont la synthèse fut toujours difficile, mais, à long terme, originale. Ainsi, au tournant du XIX^e siècle, Chypre, alors sous régime colonial britannique, recense une majorité chypriote grecque réclamant le grec comme langue maternelle, une minorité chypriote turque réclamant pour la plupart le turc comme langue maternelle, et de petites communautés reconnues comme confessionnelles : pour l'essentiel des Arméniens, des Maronites et des Juifs. Dans ce clivage la question de la langue joue un rôle important dans le débat sur l'avenir politique de l'île, en devenant, de concert avec la religion, la caractéristique essentielle des deux principales composantes. Si, après la période médiévale et avant le XIX^e siècle, la question de la langue à Chypre était subordonnée à la question de la religion ou, dans une certaine mesure, et selon les époques, à l'appartenance ethnique ou à l'insularité, au XX^e siècle, dans le cadre des nationalismes européens, elle devient la composante essentielle de l'ethnicité.

II

Vie et civilisation

a) La vie juridique

Depuis que les hommes vivent en communauté, un des problèmes majeurs à résoudre est la façon dont ils doivent vivre en commun, c'est-à-dire de définir les règles gouvernant les relations entre le pouvoir et les individus, ainsi que celles entre les individus. La divergence des systèmes juridiques dans les Balkans est due principalement à l'intégration dans ces systèmes de base des différents usages et coutumes des ethnies venues s'établir à différentes époques et constituant la population de la péninsule. Antiquité hellénique, époque romaine, époque byzantine, époque ottomane, États nationaux des XIX^e et XX^e siècles ; « les lois d'une nation composent la partie la plus instructive de son histoire », a écrit E. Gibbon ; ainsi, depuis l'établissement des États Nations dans les Balkans, le droit a tendance à s'aligner petit à petit sur le droit de l'Europe Occidentale et Centrale, en quittant définitivement les divers droits coutumiers qui régissaient jusqu'à cette époque la région. Une nouvelle légalité, un nouveau jus commun, s'impose au fur et à mesure des transformations politiques effectuées pendant le XIX^e et le XX^e siècle dans la région, fondée sur les codifications européennes du XIX^e siècle. En Albanie, les communautés rurales libres, surtout celles des régions montagneuses, entretenirent au cours des siècles un droit coutumier qui variait selon les régions et qui perdura localement au moins jusqu'au début du XX^e siècle.

b) La vie religieuse

Les conflits avec les doctrines et les mouvements hétérodoxes ébranlaient les Églises locales balkaniques et secouaient les structures des États. Il y eut donc des tentatives pour trouver des correctifs : les différences de pensée devaient être réduites à un dénominateur commun. Les réactions aux mouvements de fermentation nourrissent des passions politiques et ethniques et des séparatismes dans les Balkans. D'autre part, tenter d'assimiler unité nationale et unité de la culture représentait une orientation dangereuse. Là où on renonçait au conflit entre l'impérialisme byzantin et les aspirations nationales disparaissait le caractère cosmopolite de l'expérience, propre aux pays des Balkans byzantins pendant l'époque la plus longue de leur histoire médiévale. Dans l'histoire de l'Église Orthodoxe, l'époque de la domination ottomane est marquée par une aggravation extrême du nationalisme religieux. Contrairement à l'époque précédente, qui avait été vécue par l'Orthodoxie comme celle d'une Vérité universelle, qui veut assimiler toutes

les nations sans aliéner leur identité ethnique, l'époque turque, quant à elle, est vécue comme celle de la foi grecque opposée à la foi latine. L'hellénisme chrétien des Saints Pères s'est transfiguré en une source de la tradition nationale, notamment en nationalisme grec. La renaissance de l'hellénisme avait été remarquablement marquée par les sentiments nationalistes. L'attitude violente envers les Slaves, caractéristique de l'hellénisation, et l'attitude méprisante envers l'individualité et la langue, ont préparé la désintégration du monde orthodoxe des Balkans.

Les Ottomans amenèrent dans les Balkans non seulement un nouveau système administratif, mais aussi des relations et des institutions nouvelles, une confession, une langue et une culture nouvelle. Le triomphe militaire ottoman rehaussa le prestige de l'Islam en tant que religion et culture dominantes. En même temps, l'occupation ottomane et les nouvelles institutions politiques et fiscales donnèrent un coup mortel à l'infrastructure de la culture balkanique. La destruction des dynasties et des aristocraties balkaniques s'accompagna de l'isolement de la couche sociale active et créative dans le domaine de la culture. Au début du XVI^e siècle, la culture du passé fut réduite à une culture exclusivement populaire. Les peuples balkaniques étaient confrontés à un peuple asiatique musulman dont les institutions sociales et les coutumes n'avaient rien de commun avec la culture et la religion chrétiennes. Peu à peu prenaient forme les institutions culturelles religieuses d'une société nouvelle qui allait naître : la société musulmane. Parmi les principales institutions culturelles islamiques on retiendra les mosquées, les *tekkes* des derviches, les *turbehs* (*türbe*), les *medrese* et les librairies. Jusqu'au début du XX^e siècle, dans l'historiographie balkanique dominait l'opinion que la propagation de l'Islam dans les Balkans était un phénomène de violence, mais dans la majorité des pays balkanique a commencée déjà à dominer l'opinion scientifique que la conversion massive à l'Islam n'a pas été obtenue sous la contrainte, n'a été résultat d'une politique étatique, mais la conséquence d'un système politique et social, qui a indirectement obligé les chrétiens à se convertir à l'Islam pour pouvoir se libérer de taxes d'une part, et, d'autre part, mettre fin à la discrimination sociale. La conversion massive à l'Islam, là où elle se produisit, ne fut pas un accident imprévu ; ce fut le reflet de la mentalité et du milieu historique dans lequel les convertis ont vécu pendant des siècles. L'Islam fut largement adopté dans les régions où manquaient une identité et une homogénéité religieuses nettes. Sur les territoires où prédominait un espace de civilisation religieuse homogène, l'Islam domina mais se propagea à un niveau modeste. Le cas de Chypre est éloquent. En examinant les lieux de culte islamique sur l'île on est impressionné par l'étendue des interventions sur les monuments qui existaient avant l'occupation par les Turcs ottomans. Les occupants ayant besoin de lieux de culte transformèrent des églises en mosquées, ce qui était plus facile que de

construire de nouveaux lieux de prière. De ce fait non seulement la valeur de ces monuments n'en est pas affectée, mais au contraire, l'art architectural évolua par les interventions sur l'édifice original. C'est ce qui constitue, entre autres, l'intérêt historique et culturel de l'île.

c) La vie artistique

Qui se pencherait sur les premiers États de l'Europe orientale serait amené à constater que partout dans cette zone du continent, -à une seule exception, celle de l'espace roumain-, les formations politiques nouvelles instaurent leur autorité en l'accompagnant de l'édification de monuments religieux. En effet, qu'elles aient été contemporaines et pour une bonne part liées au processus d'évangélisation de certains tribus touraniennes ou slaves encore en migration ou déjà sédentaires (la Bulgarie, la Hongrie, la Russie), et qu'elles aient pris naissance dans les limites d'un rapport strict avec la constitution d'une Église autonome dans une société chrétienne depuis longtemps déjà (la Serbie), ces formations politiques se sont manifestées par des monuments appelés à illustrer fidèlement l'idéologie du moment et à symboliser le pouvoir d'une monarchie récemment fondée et tout dernièrement entrée en possession de titres et de couronnes obtenus de par la bonne grâce de Constantinople ou de Rome. Pour ces raisons, les édifices ne pouvaient qu'être érigés au cœur même du nouvel État, être superbement décorés et témoigner des techniques de construction déjà courantes dans l'Europe occidentale du Haut Moyen Âge : mosaïques, marbre, métaux précieux. Ils devaient être « beaux », de cette « beauté » définie par le patriarche byzantin Photius dans la lettre adressée au prince bulgare récemment converti, Boris-Michel, comme unité et perfection des formes qui sont les caractères de la foi chrétienne. De plus, ces monuments devaient devenir des prototypes pour l'art contemporain, mais aussi pour l'idéologie de l'immédiate postérité. C'est ainsi que les chroniques de l'époque les décrivent, parfois avec un grand luxe de détails, glorifiant les souverains fondateurs et évangélisateurs du pays, donateurs d'édifices culturels et solides protecteurs d'une Église elle-même nouvellement créée.

Certaines ressemblances mais des différences aussi, encore plus nombreuses, sont manifestes dans les conceptions générales, ainsi que dans les modes d'exécution de certains éléments architecturaux des mausolées des souverains balkaniques. On doit considérer comme un trait commun à toute la coutume selon laquelle chaque souverain se faisait bâtir son propre mausolée. Ce phénomène fait partie de l'évolution générale de la pratique funéraire caractéristique de l'Église d'Orient du Bas Moyen Âge : l'idée d'un mausolée impérial commun avait été abandonnée à Byzance au cours du XI^e siècle. Les différents modes de mise en œuvre des projets architectur-

aux dans les églises funéraires des dynasties balkaniques, ainsi que les caractéristiques de celles-ci du point de vue de la conception et du style doivent être considérés sous l'aspect de leur appartenance à la tradition orientale ou à celle de l'Occident.

L'épanouissement d'Ochrida comme centre ecclésiastique et administratif fut le résultat d'événements historiques de la fin du IX^e jusqu'au XI^e siècle, qui allaient marquer les relations slavo-byzantines au Moyen Âge. Après le bannissement des disciples de Cyrille et Méthode les acquis de leur mission furent surtout préservés dans les foyers culturels de Kutmicevica, région entre Ochrida, Prespa, Devol et Glavenica, et cette préservation eut des conséquences profondes pour l'évolution de lettres slaves et pour la propagation du christianisme dans le monde slave. Au fur et à mesure de la pénétration graduelle du christianisme et grâce à la proximité de Thessalonique et plus tard du Mont-Athos, où les rapports spirituels byzantino-slaves étaient permanents, la Macédoine joua un rôle exceptionnellement important entre le monde ancien et la population byzantino-slave. Les particularités de la peinture dans le centre archiépiscopal d'Ochrida font partie des larges courants culturels et picturaux des peuples qui avaient accepté les caractéristiques stylistiques et thématiques de l'art chrétien médiéval.

Les représentations des saints serbes et balkaniques dans l'art des XVI^e et XVII^e siècles peuvent être mieux expliquées si l'on se penche sur l'activité des copistes de manuscrits et des écrivains de l'époque. Cette activité montre que l'Église serbe avait adopté et entretenu non seulement le culte des saints serbes, mais aussi ceux des saints qui étaient vénérés en Bulgarie et dans l'archevêché d'Ochrida. Sur le vaste territoire qui se trouvait sous la juridiction de l'Église serbe, on recopiait les Vies et les offices de ces saints et ils étaient commémorés dans maints livres liturgiques. L'Église serbe cherchait, en ayant recours à divers moyens, à renouer des liens avec le passé, ainsi qu'à englober et à consolider le culte des saints locaux dans tout son territoire. On soulignait délibérément ce qui reliait ceux-ci à la société du XVI^e siècle, ce qui les rapprochait et ce qui convenait à l'esprit serbe et slave du Patriarcat : c'est ainsi que saint Cyrille était exalté comme « éducateur des Slaves » et « premier enseignant de langue slave », d'après la Vie de saint Jean de Rila les Serbes et les Bulgares sont « parents », « peuples de la même origine », alors que le Prochor de Pcinja, Joachim d'Osogovo, Hilaire de Meglen et Gabriel de Lesnovo sont « les quatre étoiles dont l'éclat rayonne ces derniers temps ». On cherchait donc à montrer que l'Église serbe, tant par la parole que par l'image, était non seulement une gardienne légitime de la tradition, mais aussi une communauté réunissant tous les Chrétiens balkaniques.

La grande époque de l'architecture serbe est née soudain dans l'État qui a réuni les pays du centre et de l'Ouest devenant le partenaire véritable

des États voisins. Cet État était la Serbie de Stefan Némanja. Quelques uns des édifices conservés, dus à Némanja, figurent parmi les grands œuvres de leur époque. Ils attestent que le souverain et son entourage engagent moyens et efforts considérables afin d'introduire le pays, dans le domaine spirituel également, parmi les milieux importants et dûment respectés. En même temps ces œuvres de bâtisseurs et œuvres d'art, en tant qu'ensembles, confirment incontestablement la culture certaine du milieu qui les a commandées. Cette culture est le fruit des soins accordés à une longue tradition artistique, qui ne nous est parvenue qu'en fragments.

Il serait intéressant de considérer, lorsqu'on a la même source d'influences et même lorsqu'on utilisait les mêmes maîtres artisans pour la construction des édifices d'habitation et du culte de la population musulmane et chrétienne de l'Empire, l'assimilation de la spécificité dans l'interprétation des modèles occidentaux. L'utilisation du détail, transporté automatiquement ou exécuté comme une partie inséparable d'un tout, créait aussi cet effet différent de l'intérieur et de l'extérieur.

d) La vie littéraire

Le centre littéraire d'Ochrida se caractérise par son histoire longue et ininterrompue de la période la plus ancienne jusqu'à nos jours. Ses caractéristiques essentielles sont son attachement à l'écriture glagolitique et la continuation de l'œuvre de Cyrille et Méthode, qui définissent la physionomie du centre durant la période de ses débuts. Longtemps, le centre veilla sur les particularités et les archaïsmes linguistiques des premiers textes de Moravie. Ce sont, en fait, des caractéristiques aussi du parler slave macédonien de la région de Thessalonique, qui fut à la base de la première langue slave liturgique et littéraire, et constitue en même temps une variante linguistique macédonienne. Sur le territoire relativement petit de la Macédoine médiévale, du IX^e au XVIII^e siècle, on compte une quarantaine de centres littéraires et de copies plus ou moins grands, qui se caractérisent par quelques particularités orthographiques et linguistiques, tout en gardant les traits du centre littéraire d'Ochrida. On y rencontre des éléments de la réforme orthographique d'Euthyme, le patriarche de Tirnovo, ainsi que de la rédaction serbe qui, du XIV^e siècle au XVIII^e siècle, exerça une influence importante sur l'écriture slave en Macédoine, en particulier dans les centres littéraires et de copistes de Kumanovo et Kratovo, au nord de la Macédoine. Cependant, et malgré toutes les interférences, la variante linguistique macédonienne s'est formée en un idiome dont on peut suivre le développement à travers une longue période.

À la quête d'une identité culturelle nouvelle autant que fascinée, à partir d'un certain moment, par le visage attrayant de l'étranger, avide de

saisir, de se confronter, sous certaines conditions, avec la diversité de *l'autre*, voilà deux notions étroitement entrelacées qui marquent la physionomie intellectuelle du Sud-Est de l'Europe au cours du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle. Dans cette aire géographique, nettement imprégnée, et de bonne heure, par quelques-unes des idées maîtresses des Lumières, ainsi que par l'écho du « cosmopolitisme littéraire » du XVIII^e siècle européen, se développèrent des initiatives remarquables pour s'aligner sur les « progrès » de la civilisation occidentale. Certes, c'était surtout au moyen de la langue grecque, qui assumait en grande partie le rôle d'*intermédiaire*, que la civilisation sud-est européenne a assimilé les nouveaux schémas de vie et de pensée.

À partir du XV^e siècle deux thèmes principaux de l'histoire balkanique apparaissent dans les littératures occidentales : le thème byzantin et le thème ottoman. Leur propagation, déterminée par les grands changements politiques et idéologiques en Europe occidentale et orientale, fait partie du développement général des études byzantines et des études orientales.

Dans l'aire grecque, qui du XV^e au XIX^e siècle connut diverses occupations étrangères (vénitienne, ottomane, anglaise, française), le terme d'académie a désigné deux genres différents d'institutions : d'une part nous avons des sociétés savantes composées de gens de lettres, qui se proposent de faire progresser les arts et les sciences, de l'autre des établissements d'instruction supérieure à caractère public, reconnus officiellement par les autorités locales. Formées pour moderniser la culture de l'hellénisme, les académies ont joué un rôle stimulateur dans l'histoire de la vie culturelle hellénique après la prise de Constantinople par les Ottomans.

Le spectacle théâtral a été conçu pour un plaisir pris et goûté en commun. Cet art rituel de la « sociabilité » ne supporta point l'isolement, surtout aux XVII^e et XVIII^e siècles, où en tant que plaisir galant il s'attira les faveurs de la société européenne. Les grands moments de renaissance du théâtre grec moderne correspondent précisément aux ouvertures culturelles vers l'Occident, et, par conséquent, à l'introduction de certaines notions « bourgeoises » nouvelles dans la structure de la vie hellénique. L'histoire du théâtre grec moderne sollicite toujours une synthèse audacieuse, polyvalente et globale.

La création folklorique, en tant qu'héritage séculaire, occupe une place particulière dans la vie du peuple albanais. Ses créations varient et revêtent une signification particulière dans tous les domaines de la vie : chants historiques et sociaux, surtout ceux dont l'argument est historique, très appréciés dans les banquets, lors des naissances, dans les mariages et les fêtes populaires, épopées populaires reflétant des épisodes de la vie des communautés rurales, légendes mythiques, balades régionales aux multiples

variantes chantées jusqu'au milieu du XX^e siècle, avec accompagnement de la lahouta, du çitteli à cordes et de la flûte, etc.

e) *Les modes de vie et de pensée*

— L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare.

Substituant à l'œcuménisme romain l'œcuménisme chrétien, Byzance cultiva avec ténacité et vénération l'idée de sa prédestination à régir les peuples. Le concept œcuménique représentait le territoire de l'Empire comme un monde harmonieux et idéal où régnaient l'ordre et la lumière, un monde où se reflétait le cosmos céleste. Tout autour étaient dispersées les peuplades « barbares », divisées par polythéisme et l'anarchie. Ces peuplades indomptées recevaient une grâce particulière, lorsqu'elles se soumettaient à la patrie chrétienne aux ordres du *basileus*, qui avait reçu en partage de la Providence le droit d'exercer sa souveraineté sur cet Empire, son apanage divin. Lorsque, un siècle après son anéantissement, l'ancien État bulgare fut restauré, au mouvement de rébellion contre Byzance prirent part dans la Bulgarie du Nord aussi d'autres éléments, surtout des Valaques. Mais la restauration se fit toujours dans l'esprit de l'ancienne tradition étatique. De même qu'à Byzance celui qui accédait au trône impérial devenait empereur byzantin, indépendamment de son origine, de même en Bulgarie médiévale celui qui occupait le trône était tzar des Bulgares (à cette exception près que dans la titulature bulgare le génitif « Bulgarôn », « des Bulgares », avait une signification ethnique). Naturellement, comme toujours, si les conditions du moment empêchaient le souverain de chercher la reconnaissance de son titre à Constantinople, il tournait les regards vers l'Occident. C'est ce que fit l'un des restaurateurs de l'État bulgare, Pierre II, dit Kalopierre, qui demanda à la hâte à Barberousse le diadème du « royaume de Grèce », c'est ce que fit surtout Kalojean, qui renoua les relations avec Rome dont il reçut le « diadème royal » et le « sceptre royal ».

Lors de la restauration du pouvoir bulgare dans le dernier quart du XII^e siècle, la ville de Tirnovo est désignée comme résidence royale et entourée de manière suivie de toutes les marques extérieures de ce pouvoir. De ce fait, elle se détacha immédiatement des autres villes des provinces bulgares. Dans cette première période de restauration, elle se rapprocha aussi de Thessalonique. Au cours d'une étape suivante, après maints travaux de restauration et d'instauration, elle chercha sa place parmi les « villes saintes » (Jérusalem, Rome et surtout Constantinople), s'entourant en partie de cette atmosphère de prédilection et de bénédiction sans que cependant l'idée de providentialisme soit poussée jusqu'au bout. Les événements balkaniques du dernier quart du XIV^e siècle font cesser sans retour cette œuvre d'édification idéologique.

L'idéologie de l'Empire n'a pas été adoptée dans les milieux bulgares, c'est-à-dire l'administration de l'État comme des représentants plus ou moins officiels de la culture bulgare. En revanche, la conscience d'une réalité grecque (dans toute la complexité de que ce mot comporte d'éléments culturels et non seulement ethnique) a été de tout temps évidente et admise pour toutes les manifestations de l'Empire.

— Le montagnard albanais a toujours rêvé d'une belle maison, d'un bel habit pour se rendre à l'assemblée ou à une cérémonie, et d'une arme. Ces traits ont attiré l'attention des voyageurs étrangers de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, qui les décrivent comme des caractéristiques nobiliaires. La pauvreté, les guerres ne permirent que rarement aux montagnards albanais de vivre cet idéal rêvé.

Sur le territoire albanais la famille patriarcale fut prédominante, peu ou prou comme chez les autres peuples des Balkans depuis le bas Moyen-Âge jusqu'à une époque plus récente. Il y avait en général entre cinq et neuf personnes dans chaque foyer, mais dans bien des cas les familles étaient composées de dix à trente personnes ou atteignaient les quarante à quatre-vingt-dix individus dans des cas exceptionnels. La coexistence au sein d'un même foyer de deux ou plusieurs couples mariés était courante et on considérait comme tout à fait naturel que le fils avec sa femme et ses enfants partage le même toit que ses parents et ses grands-parents paternels. Depuis le Moyen-Âge pré-ottoman la famille a constitué une unité économique stable. Elle possédait une maison, une terre cultivable, des prairies et des friches, de l'eau d'irrigation et des futaies. Elle avait même le droit de posséder une partie de la propriété communale, dans la montagne, la forêt, les alpages et les pâturages d'hiver.

Chaque Albanais reconnaît appartenir à l'une de ces trois religions : islam, christianisme orthodoxe ou catholique. Mais le peuple a conservé de nombreux mythes, de rites anciens et de vieilles croyances locales, pré-chrétiens et préislamiques, puis il les associa à des éléments et des pratiques religieux monothéistes, ce qui donna naissance à une christianisation ou une islamisation cosmique.

— En ce qui concerne les grands mouvements occidentaux, en remontant un peu en arrière on notera que l'Hellénisme moderne n'a directement reçu le souffle de la Renaissance italienne (et du baroque en esthétique) que relativement tard, en plein XVII^e siècle. Le phénomène a trouvé ses racines dans une aire culturelle périphérique par rapport au corps central de la Grèce, la Crète vénitienne ; de là, il rayonna par la suite dans quelques centres d'influence italienne, notamment dans les Îles Ioniennes. Il s'agit d'une production à prépondérance littéraire et dramatique. En outre, c'est dans ce même espace culturel que nous rencontrons la présence de l'esprit de la Contre-Réforme, exprimée surtout par le théâtre jésuite.

Les Lumières néohelléniques ont reçu d'une manière éclectique et assimilé à tour de rôle diverses tendances qui caractérisent les mouvements occidentaux correspondants. Leur fin fut un début dans l'histoire politique balkanique puisque, s'ils ont engendré du temps de Rhigas la notion assez utopique d'une confédération balkanique basée sur le principe de la religion commune, ils ont pratiquement abouti à la formation des États modernes. L'ère des Lumières, en se servant d'un modèle social et culturel préexistant basé sur le principe de l'universalisme dans le Sud-Est de l'Europe, déboucha au cours des premières décennies du XIX^e siècle sur l'émergence des modèles de culture nationale.

— Jusqu'au début du XIX^e siècle, tous les peuples balkaniques vivaient sous la domination étrangère, dans les frontières de deux grands Empires : l'Empire d'Autriche et l'Empire ottoman. L'éveil de la conscience historique et ethnique, puis la formation de la conscience nationale chez les peuples dépendants commencent à se ressentir dès la moitié du XVIII^e siècle, mais sa formation se manifeste avec l'apparition, le développement et l'affirmation de l'idée d'État au début du XIX^e siècle. Parallèlement à ce processus l'appartenance confessionnelle apparaît comme un facteur important, qui dans une large mesure dessinait les frontières des différentes entités dans ces Empires. Les Balkans catholiques jouissaient des fruits de l'absolutisme éclairé de l'Autriche et de l'Europe de l'Ouest chrétienne, tandis que les peuples orthodoxes depuis longtemps ressentaient les limitations spirituelles de la charia de l'Est. En raison de ces différences nettes, le monde orthodoxe de cette aire, où habitent les peuples grec, roumain, serbe, monténégrin, bulgare et macédonien, doit retenir l'attention, car il est aussi marqué par l'influence décisive de la Russie.

— Les bases initiales du développement de la culture moderne serbe sont très modestes. La discontinuité de son développement a été très grande, car les siècles de domination étrangère ont anéanti la riche culture de l'époque précédente, qui se reflète dans la peinture, la littérature, l'art des bâtisseurs, la musique religieuse. Au début du XIX^e siècle, la culture se trouvait reléguée dans quelques monastères qui, comme de rares oasis de spiritualité, conservaient une partie du patrimoine. Il n'y avait presque pas de lettrés, la littérature orale et les arts et les sciences n'ont connu aucun développement.

— C'est en découvrant l'Europe que les intellectuels grecs découvrent la Grèce. Avec ténacité, fanatiquement parfois, ils s'emploient alors à transmettre dans ce pays, tout en les refaçonnant, les idées des Lumières. Ce puissant courant, aux incidences culturelle et éducatives considérables, constituera le fondement des idées et des idéologies, à l'intérieur du pays, mais inaugurera aussi une représentation du monde qui a pour références constantes l'Europe (dans les multiples acceptions du terme) et le Grèce

antique. Or, dans les consciences, ce fondement est d'autant plus fort qu'il correspond de fait à une réalité tangible ; la continuité à travers la discontinuité, de la langue grecque et la perpétuation d'un espace national. Ainsi la notion historiographique et culturelle de la continuité telle qu'elle a été offerte par les Européens au nouvel État hellénique, a également, au plan politique, une fonction de légitimation. Cette nouvelle représentation (reconstruction) de la notion de continuité a fonctionné dans un double sens offensif, d'une part, en tant qu'élément de supériorité dans la région des Balkans et de la Méditerranée orientale, défensif d'autre part (avec peut-être un certain sentiment d'envie) à l'égard de l'Europe tutélaire, considérée comme supérieure d'un point de vue matériel et culturel.

— L'invocation des droits historiques a joué un grand rôle dans la formation politique des Balkans au XIX^e siècle. La tradition et la continuité interrompue de l'État, et nécessairement dans les étapes initiales de la formation des nouveaux États dans les Balkans, étaient trouvées dans le passé historique. Le droit historique devint un composant significatif dans tous les efforts de libération, tandis que dans le même temps il fournissait l'inspiration aux peuples balkaniques dans leur lutte contre deux Empires, les Ottomans et les Habsbourg, qui était fondée sur le légitisme historique. Cependant au XIX^e siècle le développement économique et social dans les Balkans ne poursuivit pas sa route selon les vieux modèles historiques, mais selon les conditions prédominantes et les circonstances de la nouvelle ère. Ce fait donna naissance au conflit entre le principe historique et le principe national : le premier, étant une expression des nouveaux États en développement et de nouvelles classes sociales émergentes qui se trouvaient derrière ces États et étaient auteurs des concepts politiques dans les Balkans du XIX^e siècle, ne résidait pas dans le droit historique mais dans le droit d'un peuple à l'autodétermination. L'application de l'historicisme était utile aussi longtemps qu'elle demeurait dans le royaume de la nationalité et qu'elle stimulait son développement. Une fois en dehors de ce royaume, l'historicisme commença à gêner le développement de la nationalité et, dans le même temps, devint une arme dans les conflits nationaux. Néanmoins, bien que rendue obsolète par les événements politiques de l'histoire moderne balkanique, la tradition historique était une partie de cette histoire en tant qu'héritage, profondément enracinée dans le cœur du peuple, une part inaliénable de sa vie nationale et culturelle.

En manière de conclusion

Le XV^e siècle est une période de grands changements et ceci non seulement en Europe. La découverte de l'Amérique et la prise de la Constantinople sont le point de repère des événements qui fixent l'intérêt des grands et des

petits États, des peuples et des individus qui s'engagent dans l'émigration et ouvrent la voie d'une nouvelle orientation de la pensée humaine. En même temps on peut constater que la littérature écrite en Europe sur la prise de Constantinople et sur les Turcs prend le dessus. Le nombre de relations, de lettres, d'ouvrages historiographiques dépasse celui des œuvres portant sur la découverte de l'Amérique. Ainsi, les invasions et l'installation des Turcs venus de l'Asie Mineure dans les territoires balkaniques, leur culture et leur mentalité provoquent non seulement la crainte, mais aussi la curiosité de l'Occident. La culture musulmane demeurée jusqu'alors sur le sol occidental et qui provoquait dans une certaine mesure l'intérêt des milieux ecclésiastiques et des laïcs commence à s'imposer dans le sud-est de l'Europe.

Le thème ottoman dans les ouvrages historiques et littéraires de l'Europe occidentale est un thème très vaste. L'Europe n'a jamais cessé de démontrer sa curiosité et ses ambitions politiques par rapport à l'Empire ottoman. Les œuvres de Postel, de Savary de Brèves, de Lefèvre et d'un auteur anonyme des XVII^e et XVIII^e siècles prouvent que le monde européen cherchait une information plus détaillée sur la situation dans l'Empire d'Orient qui depuis longtemps n'est plus un État chrétien. Leurs opinions, souvent négatives, reflètent l'évolution des mentalités de la société occidentale. Une information de ce genre déterminait la ligne politique générale et les relations mutuelles, par exemple entre la France et l'Empire ottoman.

Tel est le résumé que l'on peut proposer des deux volumes parus, fruits d'une réflexion collective de nombreux chercheurs balkaniques, qui peuvent structurer une future *Grande Histoire des Balkans*.